

su que c'était toi, mon pauvre garçon, on aurait pu m'arracher la langue plutôt qu'une parole.

Le jeune sabotier sourit.

— Tu es un brave homme, Jockel, et personne ne te regardera comme un Judas. Tu as fait ton devoir de bon voisin. Tant pis pour moi si j'ai pris un chemin défendu, j'en porte la peine et ne dois rien reprocher à personne. Merci de votre amitié, mes bons compagnons. Je suis triste de vous quitter; mais j'ai attiré sur ma tête, volontairement ou non, l'épée de la justice humaine et je ne veux pas chercher à l'éviter. Il faut respecter la loi, fut-elle injuste. Si une seule goutte de votre sang coulait pour me défendre contre la loi, j'en cesserais d'être innocent aux yeux de Dieu et je lui mériterais réellement ma destinée.

Le sergent d'interrompt et menaçait du geste les amis de Fritz.

— Fuis le bon apôtre, va, et prêche la paix, sinon j'agane! En tout cas, ce ne sont pas ces fanfarons de paysans qui t'arracheraient de mes mains et qui me feraient tourner le dos.

Les gens de la forêt murmurèrent, mais le prisonnier leur adressa un regard suppliant.

— Tu peux leur faire tes adieux à ces fiers gaillards, car ils ne te reverront jamais, continua Mathias. Ta mère m'a joué un tour de sa façon; mais j'en vais prendre joliment ma revanche.

Il écarta brutalement la foule et l'escorte se mit en marche.

Au même instant, Marguerite Melzer, vêtue de la robe de novice qu'elle portait au couvent, la tête couverte de son long voile de laine blanc, descendit lentement les degrés de la vieille tour et s'avança vers le jeune sabotier, qui tressaillit de surprise.

— Toi, ici, Grettly! s'écria-t-il, croyant rêver. Marguerite le regarda avec une sorte de calme navrant. La résignation des martyrs avait posé son empreinte sur ce front d'enfant et revêtu d'une majesté singulière cette candide figure. On devinait que son amour s'était épuré en traversant des épreuves morales si terribles. Ce n'était plus l'abandon naïf d'une involontaire sympathie, ni l'élan

passionné de cette nuit d'anxiété et de dangers qui avaient remué toutes les fibres de son cœur. On eût dit que la vie avait déjà déserté son corps aérien et que son âme seule vivait, aplanant au-dessus des misères humaines, comme Fritz et tous les assistants croyaient voir une sainte détachée de son cadre et marchant d'un pas léger comme la brise sur la fange terrestre.

— Mon ami, répondit-elle d'une voix grave et douce, je viens d'embrasser mon pauvre père pour la dernière fois; je m'exile de notre maison pour toujours. Fritz la voyant marcher à côté de lui, sans agitation et sans larmes, fut saisi d'inquiétude. Il craignit que la raison de la jeune fille ne fût troublée.

— Pourquoi ce costume, ma Grettly, et quel est ton projet? lui demanda-t-il.

Elle replica de ce ton monotone qui le faisait mal.

— Je veux t'accompagner jusqu'à Stuttgart, mon ami; et ne me séparer de toi qu'au dernier moment: c'est mon devoir de sœur. Certes, tu n'as pas besoin qu'une femme soutienne ton courage, mon Fritz; mais je ne veux pas que tu sois abandonné de tous ceux que tu aimais. En me regardant, tu croiras que j'écoute la voix de la Maranelle. Non, il n'est pas bon que l'homme qui va se mourir reste seul abimé dans l'amertume de sa tristesse; et ne rencontre autour de lui que des visages indifférents, méprisants ou hostiles.

Elle marchait toujours à côté du prisonnier. — J'en supplie, Grettly, ma bien-aimée, dit Fritz, renonce à cette étrange idée. Me suivre dans ce dernier voyage, ce serait une épreuve au-dessus de tes forces! Ne sais-tu pas qu'au bout de cette route tu trouveras sous tes pieds une fosse remplie de sang? Il n'y a pas de place pour les femmes à ces tueries de la loi militaire. La femme doit pleurer et prier au logis, en cachant sa douleur et son angoisse sous le voile, et ne pas s'exposer aux railleries des foules. Tu ne saurais m'assister à l'heure fatale, car les curieux diront, en te montrant au doigt: — Quelle est cette femme?